

**www.e-rara.ch**

**Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois**

**Platter, Felix**

**Genève, 1866**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 42685

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-80968>

Fiançailles & mariage.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

furent congédiés par le D<sup>r</sup> Isaac. Celui-ci me mena en sa demeure où nous fîmes collation. Puis on me reconduisit au logis paternel.

### Fiançailles & mariage.



VSSITOT après ma réception, mon père pressa la conclusion de mon mariage & dès la fin de septembre il insista de plus belle auprès du père de Madeleine. Comme j'avois subi toutes les épreuves avec honneur, & que notre liaison commençoit à s'ébruiter, il falloit que maître Franz se décidât à boucler l'affaire. Il fit une réponse honnête & continua néanmoins à gagner du temps, car, ainsi que je l'ai dit, il avoit de la peine à se séparer de sa fille. En attendant, j'obtins la permission de fréquenter ouvertement sa maison, ce qui eut lieu de m'étonner puisque, rien n'étant arrêté, la prudence auroit autorisé certaines précautions. Mes visites, il est vrai, se passioient en tout bien, tout honneur; nous causions tranquillement de choses & d'autres, prenant plaisir à badiner; souvent j'aidois Madeleine à préparer des confitures de coins. Ainsi s'écouloit le temps.

Je me souviens d'une joyeuse plaisanterie: à la Saint-Simon & Jude, je voulus gagner à

ma future l'étrenne de la foire. Dès que son père fut dehors, je me glissai dans la maison, à 9 heures du matin, par la porte de derrière qui restoit toujours ouverte. N'ayant rencontré personne, car Madeleine étoit seule en bas dans la boutique, je grimpai furtivement au grenier; là, je me postai près de la lucarne afin d'entendre les cloches annoncer à midi l'ouverture de la foire. J'attendis trois heures, m'ennuyant & grelottant. Enfin les cloches se mirent en branle; aussitôt je descendis en tapinois, j'ouvris la porte de la chambre & criai de toutes mes forces: «A moi l'étrenne!» J'espérois surprendre ma fiancée, mais je ne trouvai que la servante, & celle-ci répétant sa leçon, me dit que sa maîtresse étoit partie. Or Madeleine s'étoit cachée sous l'escalier & bientôt elle entra en s'écriant qu'elle avoit gagné l'étrenne. Je m'exécutai largement, elle aussi me fit un cadeau. Je voulus lui donner une chaînette que j'avois apportée de Paris; mais elle me pria de la garder, de crainte des propos: «Mieux vaut attendre à plus tard,» dit-elle. En revanche, elle accepta un Testament très-bien relié que j'avois également acheté à son intention. Tel fut durant quelques semaines notre agréable manège, selon la mode des jouvenceaux.

Passé la foire, mon futur beau-père à bout de prétextes fut obligé de fixer les fiançailles au huitième jour après la Saint-Martin. A 4 heures nous nous présentâmes chez lui. De son côté figuroient comme témoins ses amis M. Gas-

pard Krug, plus tard bourgmestre, Martin Fickler, Gorius Schielin, Batt Hug, & son fils Franz Jeckelmann; de notre côté, le D<sup>r</sup> Jean Huber, Matth. Bornhart, Heinrich Petri. On traita des apports : maître Franz déclara pour sa fille plus de 300 livres, dont 100 florins en argent & le reste en trousseau. Quand vint son tour, mon père dit ne pouvoir rien préciser; seulement, j'étois fils unique & toute sa fortune m'appartenait. On lui représenta qu'il devoit pourtant stipuler une somme certaine, vu que des changemens pouvoient survenir (comme en effet la fuite l'a montré); il répondit qu'il étoit pris à l'improviste, mais enfin qu'il accordoit 400 florins; toutefois il n'étoit pas en état de les donner comptant, parce qu'il avoit pour l'heure beaucoup de dettes; en compensation, il nous offroit la table & le logement sous son toit. Ces propositions soulevèrent quelques difficultés. M. Jeckelmann s'écria qu'il ne lui convenoit point de lancer sa fille au milieu de pensionnaires tapageurs, qu'il préféroit nous avoir chez lui. Mon père aussi s'affecta fort de ce que maître Franz lui reprochoit ses dettes, & si d'honnêtes gens ne s'étoient trouvés là pour intervenir, on se seroit peut-être séparé sans rien conclure. Ce fut la première pierre d'achoppement sur ma route & mon premier souci. Ma future en fut également très-chagrinée; elle se tenoit en grande angoisse dans la cuisine, d'où elle entendit tout le débat. L'affaire finit par s'arranger, sur la déclaration de

de mon père qu'il renonçoit volontiers à ses pensionnaires, mais qu'il ne pouvoit cependant les renvoyer du jour au lendemain. De ce moment mon père montra néanmoins quelque peu d'humeur, ce qui me gâta toutes les joies de la fête. Enfin on nous fiança l'un à l'autre: je fis cadeau à Madeleine de la chaînette d'or que j'avois rapportée de Paris. Mon beau-père nous donna un superbe repas où l'on tint belle conversation; il n'y manquoit que la musique, juste ce dont j'étois le plus friand.

Franz Jeckelmann, mon futur beau-frère, avoit épousé la fille de Schoelin qui lui avoit apporté assez de bien. Jamais il n'avoit pu s'entendre avec sa sœur: il vouloit toujours commander en maître & tout bouleverser dans le ménage. Madeleine lui résistoit & alloit se plaindre à leur père, qui ne manquoit pas de donner raison à sa fille. Après le souper je souhaitai une bonne nuit à la compagnie & regagnai notre demeure. A ce moment Franz, un peu étourdi par le vin (en temps ordinaire déjà son humeur étoit bizarre), m'accosta dans la rue & me dit qu'il me plaingnoit d'épouser sa sœur, sur le compte de laquelle il se mit à déblatérer; ses discours prouvoient bien quel étoit son état, mais ils ne laissèrent pas que de me faire réfléchir. Et ce fut le deuxième ennui qui troubla mes espérances de bonheur.

La noce étoit fixée au lundi suivant. Les préparatifs furent poussés avec activité; les emplet-

tes allèrent grand train, les viandes furent apprêtées. Mon père tenoit à montrer que j'étois son unique enfant : or, bien que nous n'eussions ni parens, ni intimes, maintes personnes nous portoient intérêt ; en outre, mon père résolut de faire à maître Jeckelmann la gracieuseté d'inviter tous ses amis jusqu'au dernier. Donc, le samedi venu, nous conviâmes les parens, les voisins, nos protecteurs, les maître & conseillers de l'abbaye de l'Ours, quelques membres de l'université, de la noblesse, du Conseil, les maîtres d'école & nos ouvriers avec femmes & enfans.

Le dimanche 21 d'octobre, nous fûmes annoncés conformément à l'usage. Dans les deux maisons de mon père, on prépara les tables & tout ce qu'il falloit pour la noce ; beaucoup de gens vinrent nous aider ; Batt Oesfy, hôtelier de *l'Ange*, fit la cuisine. A la tombée de la nuit, je me rendis chez maître Jeckelmann ; on y étoit occupé à confectionner des bouquets ; je restai à souper avec eux. En rentrant à la maison, j'y trouvai M. le greffier Rust, une vieille connoissance de mon père, qui arrivoit de Berthoud pour assister à mes noces & nous apportoit un beau fromage de l'Emmenthal. Il étoit encore à table avec mon père, qui se montroit fort soucieux d'avoir à traiter la foule de nos convives : il se disoit qu'il n'étoit pas capable de s'en tirer avec honneur & que tout tourneroit à sa honte. A mon entrée, il me reçut mal, me reprochant d'aller voir ma fiancée & de le laisser dans l'em-

barras, sans prendre ma part de la besogne. Il étoit si fâché contre moi que M. Rust eut grand' peine à le calmer & à le rassurer. Cette scène, la troisième qui vint empoisonner ma joie, me fut très-pénible: je n'étois point habitué à être tancé de la sorte, mais plutôt à recevoir des complimens & à jouir de ma liberté. Je prévis comment les choses iroient s'il nous falloit vivre deux aux dépens de mon père. Je me couchai bien triste, & à mainte reprise le fol regret me faisoit de ne plus avoir la moindre porte de sortie.

Le lendemain 22 d'octobre, jour de la Sainte-Cécile, je me trouvai tout abattu, car je n'avois guère dormi. Je passai la chemise de marié qu'on m'avoit envoyée; elle étoit ornée d'une colletterte d'or & de nombreuses agrafes de même métal ajustées à une courte chemisette, suivant la mode du temps; je mis un pourpoint de soie rouge & des chausses couleur chair. Je descendis de ma chambre; mon père n'étoit plus d'aussi méchante humeur; il avoit bien essayé de recommencer ses lamentations, quoiqu'il y eût de tout en abondance, mais dame Dorothee Schenck, une maîtresse femme qui nous fut d'un grand secours dans nos préparatifs, le rabroua de la belle façon.

Les gens de la noce s'étant rassemblés chez nous, le cortège défila sous les fenêtres de mon beau-père. Le D<sup>r</sup> Oswaldus Berus marchoit à mes côtés; malgré son âge avancé, il n'en étoit pas moins vêtu de rouge, avec un pourpoint de

foie tailladé par le haut & un habit de camelot semblable au mien. Devant la maison de la mariée on me plaça sur la tête un barret de velours orné de perles & de fleurs. A 9 heures, nous entrâmes dans la cathédrale. Bientôt l'épousée, revêtue d'un tablier à corfage couleur chair, arriva conduite par M. Heinrich Petri. Après le sermon nous fûmes unis l'un à l'autre & je passai au doigt de ma femme une alliance valant 8 couronnes. Nous retournâmes à notre maison de *la Chasse*, où l'on nous servit à boire; j'introduisis dans la chambre haute la mariée qui reçut force cadeaux.

Il y avoit quinze tables, bien garnies, en tout plus de 150 personnes, sans compter celles qui servoient & dont bon nombre prirent part au dessert. Le repas eut quatre entrées. En voici l'ordre: hâchis de filet, potage, viande, poulets, brochet bouilli, rôti, pigeons, coqs, oies, bouillie de riz, gelée de foie, fromage, fruits. On versa toute espèce de bons vins, en particulier du vin de Rangen qui fut très-apprécié. Christeli le trompette fit de la musique avec sa viole; les écoliers remplirent l'office de *cantores* & chantèrent, entre autres, la chanson de la cuiller.

Après le repas qu'on ne prolongea point autant qu'on a coutume de le faire aujourd'hui, M. Jacob Meier, conseiller de l'abbaye de l'Ours, prononça le discours final. Puis le D<sup>r</sup> Myconius mena la mariée chez le D<sup>r</sup> Oswaldus Berus, où l'on dansa dans la salle basse. Il y avoit là grande

foule & beaucoup de notables. Maître Laurent jouoit du luth & Christeli du violon, car alors la viole étoit moins en vogue que de nos jours. Je voulus être galant avec ma femme & imiter ce que j'avois vu pratiquer dans les bals de France; Madeleine, toute confuse, me fit un refus amical; je n'insistai point &, à l'instigation de Myconius, je dansai une gaillarde, mais seul.

On retourna souper chez nous. Il étoit déjà tard quand les invités commencèrent à se retirer. Afin d'éviter le vacarme & les plaisanteries, je me réfugiai dans la chambre de mon père; bientôt on y conduisit en secret Madeleine. Maître Franz ne la quitta qu'en pleurant & je crus qu'elle-même alloit littéralement fondre en larmes. Quelques femmes vinrent la consoler dans le cabinet de mon père: je leur servis d'un excellent clairnet préparé par moi-même & que je tenois en un tonneau derrière le poêle. Après leur départ arrive ma mère, qui étoit toujours d'humeur allègre; elle m'annonce que les jeunes compagnons me cherchent, qu'il faut nous cacher & gagner le lit. Elle nous fait donc monter furtivement à ma chambre par l'escalier dérobé. Après être restés un moment assis, comme nous commençons à sentir vivement le froid, nous nous couchâmes à la garde de Dieu, & personne ne fut ce que nous étions devenus. Plus tard nous entendîmes ma mère se rendre aux privés; elle chantoit là-dedans à tue-tête, ainsi qu'une jeune fille, bien qu'elle fût d'un âge très-avancé. Ma femme en rit de grand cœur.

Le lendemain mardi, la Catherine, servante de Madeleine, lui apporta d'autres habits. Nous la laissâmes entrer : c'étoit une créature enjouée qui ne manqua pas l'occasion & se permit les plus bizarres drôleries. Les gens de la noce se rassemblèrent de nouveau pour le dîner ; il commençoit à 11 heures : on n'avoit pas comme aujourd'hui la mauvaise habitude des heures indues. Le nombre des tables étoit le même que la veille, & le menu tout aussi abondant, sans compter la bouillie des mariés qui remplaçoit alors déjà le vin chaud. Ensuite on dansa jusqu'à la nuit ; au souper il y eut encore une belle quantité de monde, entre autres toutes les jeunes filles ; mais chacun se retira de bonne heure.

### Le jeune ménage.



LES présens de noce avoient été nombreux. Moi-même ne gardai qu'un gobelet & deux ducats : mon père prit tout le reste afin de rentrer autant que possible dans ses frais. Ma garde-robe me coûta passablement & mes premiers gains furent consacrés à la payer. Mon père retint aussi, pour se rembourser de ses dépenses, les 100 florins dot de ma femme. Maître